

entrées libres

RENCONTRE

Virginie
TYOU

Des plans
de pilotage
pour les
établissements

DOSSIER

Le collectif :
un état d'esprit ?

ÉDITO	3
• Pacte d'excellence et conditions culturelles	
DES SOUCIS ET DES HOMMES	4
• Des plans de pilotage pour les établissements	
• Immersion linguistique : un défi pour les écoles	
L'EXPOSÉ DU MOI(S)	6
• Virginie TYOU	
Hyperconnectés ou pas, nous sommes avant tout des êtres d'émotion !	
ENTREZ, C'EST OUVERT !	8
• De la peinture à la 3D	
• Sensibiliser au dépistage du cancer colorectal en un clip	
• Des grands-parents de retour sur les bancs !	
DOSSIER	
• Le collectif : un état d'esprit ?	
UNIVERSITÉ D'ÉTÉ	11
• Enseigner :	
au cœur de l'école, des métiers qui changent	
AVIS DE RECHERCHE	12
• Y a-t-il un pilote dans l'avion ?	
RÉTROVISEUR	14
• Inscrites dans la pierre	
Identité et culture matérielle	
PROF, MAIS PAS SEULEMENT	16
• Rien de tel que le réel !	
ENTRÉES LIVRES	17
• Espace Nord ■ Concours	
• Acheter moins et mieux	
• Inspirez, respirez	
SERVICE COMPRIS	18
• Mode	
• Outil	
• Synode des jeunes	
• Vidéo : l'Europe en pratique à l'école	
• Essai pour une résilience européenne	
HUME(O)UR	20
• Connaissons-nous tout du toutou ?	



DES SOUCIS ET DES HOMMES

Des plans de pilotage pour les établissements



L'EXPOSÉ DU MOI(S)

Virginie TYOU
Hyperconnectés ou pas, nous sommes avant tout des êtres d'émotion !



DOSSIER

Le collectif : un état d'esprit ?

entrées libres

Mai 2017 / N°119 / 12^e année
Périodique mensuel (sauf juillet et août)
ISSN 1782-4346

entrées libres est la revue de l'Enseignement catholique en Communautés francophone et germanophone de Belgique.
www.entrees-libres.be
redaction@entrees-libres.be

Rédacteur en chef et éditeur responsable
Conrad van de WERVE (02 256 70 30)
avenue E. Mounier 100 - 1200 Bruxelles

Secrétariat et abonnements

Nadine VAN DAMME (02 256 70 37)
nadine.vandamme@segec.be

Création graphique

PAF!

Mise en page et illustrations

Anne HOOGSTOEL

Membres du comité de rédaction

Elise BOUCHELET
Frédéric COCHÉ
Jean-Pierre DEGIVES
Vinciane DE KEYSER
Régis DUBOIS
Hélène GENEVROIS

Brigitte GERARD
Fabrice GLOGOWSKI
Thierry HULHOVEN
Anne LEBLANC
Patrick LENAERTS
Marie-Noëlle LOVENFOSSE
Bruno MATHELART
Luc MICHIELS
Pascale PRIGNON
Guy SELDERSLAGH
Stéphane VANOIRBECK

Publicité

02 256 70 30

Impression

IPM Printing SA Ganshoren

Tarifs abonnements

1 an : Belgique : 16€ / Europe : 26€ / Monde : 30€
2 ans : Belgique : 30€ / Europe : 50€ / Monde : 58€

À verser sur le compte n°

BE74 1910 5131 7107 du SeGEC
avenue E. Mounier 100 - 1200 Bruxelles
avec la mention « entrées libres ».

Les articles paraissent sous la responsabilité de leurs auteurs. Les titres, intertitres et chapeaux sont de la rédaction.

Textes conformes aux recommandations orthographiques de 1990.

entrées libres est imprimé sur papier FSC®.

Édito

Pacte d'excellence et conditions culturelles



“ La concrétisation du Pacte pour un enseignement d'excellence ne sera pas un long fleuve tranquille. De multiples obstacles seront rencontrés et devront être surmontés. Et les difficultés matérielles ou politiques ne seront pas nécessairement les plus déterminantes. Des conditions proprement culturelles devront aussi progressivement être rencontrées pour que des progrès soient possibles dans les écoles et au sein des classes.

Les plans de pilotage, par exemple, qui sont appelés à se déployer dans l'ensemble des écoles en trois ans (*voir pp. 4-5*). De quoi s'agit-il ? Le plan de pilotage est la « feuille de route » dans laquelle l'école devra préciser les dispositions qu'elle s'engage à mettre en œuvre pour atteindre suffisamment – parfois pour atteindre mieux – un certain nombre d'objectifs d'intérêt public, comme la réussite scolaire des élèves. Une des originalités du dispositif est qu'il sera conçu au niveau de l'école elle-même et que celle-ci sera invitée à tenir compte de sa situation spécifique pour définir ses orientations.

Les plans de pilotage ne pourront toutefois se concrétiser et porter leurs fruits que s'ils sont associés au développement de pratiques collaboratives à l'échelle des établissements. En effet, les défis contemporains de l'enseignement ne pourront pas être relevés dans le simple prolongement d'une conception très individualisée du métier d'enseignant. Le travail en équipe est devenu « incontournable » pour mieux analyser les situations et préparer les réponses à y apporter de manière coordonnée. Il en va de même pour tout ce qui concerne l'évaluation des pratiques. Sa nécessité s'impose à l'échelle des établissements, des équipes et des personnes, mais elle suppose un changement de regard : concevoir l'évaluation avant tout comme une occasion de dialoguer, de progresser, de voir les solutions déjà mises en œuvre mieux reconnues, et celles à mettre en œuvre mieux identifiées.

Ces évolutions culturelles, on le sait, ne sont pas partout déjà acquises. D'autant qu'elles supposeront quelques adaptations statutaires pour se généraliser. Une raison supplémentaire d'y réfléchir et d'en parler ! ■

Étienne MICHEL

Directeur général du SeGEC

10 mai 2017

Des plans de pilotage pour les établissements

Conrad van de WERVE

Comme le prévoient l'Avis n°3 du Pacte pour un enseignement d'excellence ainsi que le « décret fourretout », les plans de pilotage des établissements vont progressivement se déployer. Élaborés par les directions avec leur équipe éducative sous la responsabilité de leur PO, ces plans, qui viseront à mettre en place un nombre limité de stratégies, seront établis pour une durée de six ans, puis évalués par un service de l'Inspection. Les fédérations de PO assureront, pour leur part, le soutien à la conception et à la mise en œuvre des stratégies d'établissements.



Photo : Marie-Thérèse Liège

La mise en place des plans de pilotage se fera en trois vagues : 2018, 2019 et 2020. Pour les deux premiers trains, les écoles pourront s'inscrire de manière volontaire dans la démarche. Concrètement, chaque fédération de PO sera chargée de remettre au gouvernement,

pour fin juin 2017, une liste d'écoles qui scolarisent 1/3 des élèves de son réseau.

En cas de manque ou d'excédent d'écoles candidates, un critère supplétif pourra jouer. Dans le premier cas, l'autorité publique désignera des écoles de grande

taille afin de compléter le cadre. Dans le second, les écoles de plus petite taille seront retirées de la liste. À cet effet, un appel sera fait à tous les établissements volontaires dès que des informations plus précises seront disponibles.

En pratique, les écoles qui entreront dans la démarche dresseront d'abord un état des lieux de leur situation, avant de rédiger leur plan de pilotage sur base d'un canevas préalablement établi par l'Administration. Ces établissements seront alors amenés à sélectionner un nombre limité de stratégies à mettre en place parmi les treize proposées dans le « décret fourretout ».

Aide spécifique

Pour les aider à rédiger et à mettre en œuvre ces plans de pilotage, les directions de l'enseignement fondamental bénéficieront, un an avant leur entrée dans le dispositif, d'une aide spécifique sous forme d'une augmentation (*encore en discussion au moment d'écrire ces lignes*) du montant actuel de 23 EUR par élève. En clair, les écoles qui s'engagent pour 2018 percevront ces nouveaux moyens dès septembre 2017. Au secondaire, des moyens complémentaires sont prévus pour les établissements d'enseignement spécialisé.

« La mise en œuvre des plans de pilotage doit être l'occasion de renforcer la coopération entre les établissements », explique **Godefroid CARTUYVELS**, Secrétaire général de la Fédération de l'Enseignement fondamental catholique, qui y voit une occasion de mutualiser encore mieux les moyens disponibles. « Il s'agit aussi d'éviter, là où c'est possible, que les écoles

en encadrement différencié n'aient à faire un double travail : PGAED¹ puis plan de pilotage, poursuit-il. Les directeurs des services diocésains devraient, ici aussi, être à la manœuvre pour aider à constituer, d'ici fin juin de cette année, une liste d'écoles volontaires cohérente. »

Soutien aux écoles

Les fédérations, tant de l'enseignement fondamental que du secondaire, préparent un large éventail de soutien aux écoles, en termes d'accompagnement et de formation afin d'aider les directions à mettre en œuvre des démarches collectives pour ces plans de pilotage.

Au secondaire par exemple, les accompagnateurs de directions prévoient un plan spécifique d'accompagnement, préparé avec une dizaine de directeurs volontaires.

« C'est un tournant dans la gouvernance de notre système scolaire », explique **Éric DAUBIE**, Secrétaire général de la Fédération de l'Enseignement secondaire catholique. « Il convient de le négocier au mieux en vue d'assurer, progressivement, la réussite de tous les jeunes de nos écoles. Cela suppose un véritable changement de culture pour l'ensemble des acteurs. Il s'agira donc d'inscrire ces plans au cœur même de nos actions », poursuit-il.

Il rappelle que le défi ne pourra être relevé que s'il s'appuie sur une confiance suffisante à l'égard des enseignants, mais aussi des directions. ■

.....
1. Projet général d'actions d'encadrement différencié

Immersion linguistique Un défi pour nos écoles

Le Service formation de la FédEFoC¹ a organisé, le 28 avril dernier, une journée dédiée à la didactique de l'enseignement en immersion, en partenariat avec la Faculté de philosophie, arts et lettres de l'UCL. Cette journée visait à soutenir les écoles fondamentales qui organisent de l'immersion linguistique ou qui envisagent de le faire, en leur proposant de mettre à jour leurs connaissances dans le domaine, d'entendre des témoignages d'anciens élèves et de participer à des ateliers sur la didactique de l'immersion. Près de 70 enseignants et directeurs provenant de 26 écoles fondamentales ont participé à cette journée.

Trois questions à Christine KERSTEN, conseillère en langues modernes à la FédEFoC

Quels étaient les objectifs de cette journée ?

Christine KERSTEN : Dans un premier temps, s'informer. Philippe HILIGSMANN, professeur de langue et linguistique néerlandaise à l'UCL et actuellement doyen de la Faculté de philosophie, arts et lettres, nous a partagé les premiers résultats d'une enquête menée pendant deux ans auprès de 800 élèves du primaire et du secondaire sur les aspects cognitif, linguistique et socio-affectif de l'enseignement en immersion. L'étude compare les résultats obtenus par des élèves en immersion et des élèves qui suivent une filière traditionnelle. On peut déjà constater que lorsque différence il y a, elle se marque toujours en faveur des élèves en immersion.

Dans un second temps, se former à une approche intégrée langue/matière en découvrant quelques éléments du travail de Roy LYSTER², illustrés par des exemples concrets filmés sur le terrain.

Enfin, échanger : les écoles ont pu échanger dans une logique de codéveloppement et partager les bonnes pratiques qu'elles ont pu mettre en place.

Quelles sont les principales difficultés que rencontrent les écoles organisant de l'immersion ?

ChK : Pour les directions d'école, le défi réside dans le recrutement d'enseignants compétents à la fois en pédagogie et en langue-cible, mais aussi dans l'organisation de semaines où alternent les cours donnés dans deux langues différentes. Comme il existe peu d'outils pour les aider, les enseignants doivent faire preuve d'initiatives, de créativité pédagogique et d'un bel esprit d'équipe.

Quels sont les bénéfices de l'immersion pour l'élève ?

ChK : Il y a évidemment le cadeau de la seconde langue, un atout indéniable dans notre contexte européen. Un bon esprit de synthèse, une organisation du travail efficace, l'ouverture à d'autres cultures, la curiosité et l'adaptabilité sont des compétences qu'on reconnaît en général aux élèves qui ont suivi un parcours en immersion. **CvdW**

.....
1. Fédération de l'Enseignement fondamental catholique

2. Professeur à l'Université McGill de Montréal



Photo : Christine AMAER

Virginie TYOU

Hyperconnectés ou pas, nous so



Dans *Voyage en mer intérieure*, vous évoquez un épisode difficile de votre vie, mais aussi une magnifique renaissance grâce à l'hypnose...

Virginie TYOU : Ce que je garde de ce difficile trajet, c'est tout ce qu'il m'a apporté, dont l'hypnose thérapeutique, qui m'a effectivement sauvée en m'aidant à trouver la vérité sur ma naissance et à me débarrasser de douleurs qui me handicapaient lourdement depuis des années. C'est pour ça que je suis devenue hypnothérapeute. Pouvoir aujourd'hui aider des personnes à aller rapidement là où ça fait mal et voir qu'après deux ou trois séances, elles peuvent déjà laisser tomber les antidouleurs et repartir dans leur vie, donne du sens à ce qui, à certains moments, a été un véritable chemin de croix pour moi.

Les deux chirurgiens³ à qui je dois ma « renaissance » m'ont beaucoup poussée à écrire ce livre, qu'ils ont postfacé. La douleur périnéale est, en termes de pourcentage de consultations dans le monde, plus importante que celle du dos. Mais c'est tellement tabou que personne n'en parle. Plusieurs hôpitaux m'envoient aujourd'hui des patientes, que j'aide par l'hypnose.

Vous êtes aussi l'auteure de *Cliky : l'énigme numérique*, à destination des enfants et des jeunes adolescents...

VT : L'idée de l'histoire de *Cliky*, la petite donnée numérique expulsée d'internet, ne me serait sans doute jamais venue sans ce « voyage en mer intérieure ». Celui-ci m'a surtout appris que, quelle que soit l'éducation reçue ou l'évolution du monde, on reste des êtres humains à part entière, extrêmement instinctifs, qui doivent vivre leurs émotions. Le numérique a tendance à nous déconnecter de cela. En étant tout le temps hyperconnectés à notre mental, surinformés, on oublie que ce sont nos émotions qui nous guident.

Pétillante et rieuse, elle fourmille de projets, comme pour rattraper le temps perdu. Experte en économie numérique, elle est devenue hypnothérapeute suite à son histoire personnelle, marquée par d'importants problèmes de santé et un douloureux secret de famille, qu'elle évoque dans son livre *Voyage en mer intérieure*¹. Maman de trois enfants, elle est aussi l'auteure de *Cliky : l'énigme numérique*² qui propose, sous la forme d'une fiction, une approche philosophique d'internet.

mmes avant tout des êtres d'émotion !

Interview et texte : Marie-Noëlle LOVENFOSSE

Aujourd'hui, ma façon à moi d'aider les enfants, c'est de leur dire : le numérique, c'est génial, vous pouvez en faire quelque chose et ne pas vous contenter d'être de simples utilisateurs de ce monde. Mais ça vaut vraiment la peine de bien vous connaître d'abord, de savoir comment vous réagissez. Êtes-vous particulièrement émotif, sensible ? Il est important d'être attentif à vous-même avant de vous lancer sur un réseau social, par exemple. De nos jours, des enfants de 8-10 ans sont lâchés sur internet, souvent seuls. Beaucoup de parents n'ont aucune idée de son impact sur leur état émotionnel. *Cliky*, c'est l'histoire d'une famille et de la manière dont elle va vivre l'irruption du numérique là où on ne l'attendait sans doute pas.

Vous connaissez bien la question puisque vous êtes maman de trois enfants, mais aussi conseillère en Affaires règlementaires européennes et internationales en matière d'économie numérique...

VT : En voyant évoluer mes enfants, je me suis rendu compte du fossé de connaissances qui sépare le monde professionnel dans lequel j'évolue (*qui connaît tout des possibilités, mais aussi des risques liés au numérique*) et les gens qui utilisent internet de manière générale, surtout les enfants et les jeunes. Avec *Cliky*, j'ai eu envie de transmettre mon savoir d'experte à travers une fiction où l'émotion aurait toute sa place. En l'écrivant, je m'amuse beaucoup, mais j'aborde aussi toute la symbolique du monde d'internet. Je parle du cloud, de big data, de la recherche en ligne, de la vie privée, de la manière dont les photos sont véhiculées, du harcèlement en ligne, etc.

***Cliky* n'est ni un mode d'emploi d'internet, ni une mise en garde sur ses dangers...**

VT : Non, l'approche est plus « philosophique ». Comment fait-on aujourd'hui

pour avoir une vie équilibrée, entre notre vie physique et notre vie digitale ? Je n'ai pas voulu en faire un mode d'emploi, parce que le numérique est en évolution constante. J'avais besoin de prendre uniquement des paramètres qui n'allaient pas changer. Le fondement du monde numérique, son « pétrole », ce sont les données personnelles. Ce sont elles qui en créent à la fois la richesse, les opportunités et les dangers. Il est important que nos enfants, qui vont devoir construire leur cybervie, se posent la question de savoir ce qu'ils acceptent de donner d'eux, jusqu'où ils sont d'accord d'aller. Mais je ne voulais pas non plus d'une histoire qui mette en avant tous les côtés négatifs du net et qui les effraie.

Le monde numérique, dites-vous, n'a pas d'émotions, mais il est extrêmement sensible aux nôtres...

VT : C'est ce que j'ai voulu montrer avec *Cliky*. Il sent très vite ce qui touche les humains et ce qu'il doit leur proposer pour les intéresser. La grand-mère, au début, ne veut pas entendre parler d'internet, puis elle se laisse complètement absorber. La seule manière de s'en sortir, c'est d'apprendre à se poser des questions, de développer son esprit critique, et c'est peut-être aussi de renforcer plus que jamais la communication familiale. Il y a, bien sûr, des règles et des principes généraux à connaître, mais ce qui est valable aujourd'hui ne le sera plus dans un mois, dans six mois. Il est donc primordial de savoir comment ce monde fonctionne, qui il est, et de se poser des questions dès le plus jeune âge. Il est important, aussi, de montrer aux enfants que la créativité qu'on a en nous est peut-être la meilleure, et qu'il ne faut pas hésiter à utiliser la machine pour créer davantage, sans attendre que ce soit elle qui crée pour nous.

***Cliky* a été repéré et promu par le Ministère de l'Éducation nationale**

en France. C'est une belle reconnaissance !

VT : L'an dernier, en pleine réforme des programmes du primaire et de la première année du collège, la ministre Najat VALLAUD-BELKACEM souhaitait introduire l'apprentissage du code. Les parents ont dit oui, à condition de l'accompagner d'une réflexion éthique et philosophique. Le seul livre qui leur ait paru répondre à ce souhait, c'était *Cliky* !

J'ai été reçue au Cabinet de la Ministre, puis invitée à l'Élysée en tant qu'actrice de la transformation de l'école avec l'aide du numérique. Et *Cliky* vient d'être repris officiellement dans la liste des trois ouvrages pour enfants du CLEMI (Centre de liaison de l'enseignement et des médias d'information). Il fait donc partie de la campagne d'éducation aux médias et va être envoyé dans toutes les écoles fondamentales françaises. En Belgique, de plus en plus d'établissements utilisent le livre en classe. Un dossier pédagogique est téléchargeable gratuitement sur mon site⁴. Je suis aussi régulièrement invitée via le projet « Un écrivain en classe » du Ministère de la Culture.

Le livre donne certaines réponses, mais suscite aussi des questions, ce qui était mon objectif. Le deuxième tome, *Cliky : le crack des réseaux*⁵, qui m'avait été demandé par les enseignants, est paru. Il concerne plus particulièrement les réseaux sociaux et leurs limites. Et c'est surtout la jeune institutrice qui en est victime... ■

Contact :
virginie.tyou@gmail.com

1. 2. 5. *Voyage en mer intérieure, Cliky : l'énigme numérique* et *Cliky : le crack des réseaux* sont parus chez Ker éditions.

3. LUC BRUYNINX et Ghislain DEVROEDE

4. www.cliky.eu

De la peinture à la 3D

Brigitte GERARD

À Gerpennes, qui ne connaît pas **Henry DEGLUME** ? Ce peintre impressionniste (1865-1940) fait en tout cas la fierté de la commune, et le Collège Saint-Augustin¹ a souhaité le valoriser. Les élèves de cette école fondamentale lui ont consacré une exposition, reproduisant certaines de ses œuvres et les agrémentant ensuite de nouvelles technologies. Une expérience surprenante !

« Chaque année, nos élèves étudiaient la biographie d'Henry DEGLUME dans le cadre du cours d'histoire, mais sans en retenir grand-chose, convient **Anne MICHEL**, institutrice polyvalente, spécialisée en éducation aux médias. *Du coup, je me suis dit qu'on pourrait travailler le personnage via des tablettes et utiliser diverses applications, pour qu'ils retiennent mieux les choses. Et le résultat est vraiment satisfaisant !* »

L'année scolaire passée, l'école a participé à un appel à projets auprès de l'École numérique, proposé par la Région wallonne, qui lui a permis de recevoir 24 tablettes, un ordinateur, un projecteur et un écran. Par la suite, les enfants ont pu réfléchir eux-mêmes à un projet en lien avec Henry DEGLUME. « L'idée d'organiser une exposition interactive a émergé, poursuit A. MICHEL, qui a coordonné le projet. Il s'agissait de demander aux élèves, de la 1^{re} à la 6^e année, de reproduire

des tableaux de l'artiste en y ajoutant un contenu numérique. »

Chaque classe a ainsi pu découvrir une application numérique en particulier. L'une a choisi de faire apparaître un bruitage au survol de leur peinture, une autre a voulu faire parler la photo du peintre en 3D et lui faire raconter sa vie. Un professeur de 6^e a choisi d'illustrer la ligne du temps d'H. DEGLUME via une capsule vidéo, d'autres élèves ont réalisé un petit film muet... Et les 6^e années se sont chargées de l'application la plus difficile, qui permettait de faire apparaître des éléments en réalité augmentée.

Un succès inespéré

« Techniquement, tout ça était assez compliqué ! Toutefois, les enfants ont découvert les applications par eux-mêmes, ont essayé d'en comprendre les subtilités... Ils m'apprenaient même parfois des choses ! Certains étaient vraiment doués et donnaient des explications aux autres...

C'était très valorisant. Par ailleurs, il ne sagissait pas de reproduire les peintures de l'artiste telles quelles, les élèves étaient libres de faire ce qu'ils voulaient. Certains ont utilisé des craies, d'autres de la gouache ou de l'aquarelle, ils pouvaient ajouter des éléments dans les paysages... Des élèves ont réalisé des photos d'œuvres pour les retravailler ensuite avec un logiciel gratuit de retouche d'image. Un autre programme a permis aux 5^e années de transformer les photos en dessins à colorier, de les imprimer en A3 et de les distribuer à toutes les classes. »

Les enfants ont ainsi réalisé une vingtaine de peintures qui ont composé l'exposition interactive, intitulée « *Expo 3Deglume* », ouverte du 20 au 30 mars dernier. Les visiteurs étaient invités à se promener devant les œuvres équipées d'une tablette et d'un casque, que leur installaient des élèves de 4^e, 5^e ou 6^e année. Ils découvraient ainsi les tableaux en réalité augmentée, une première en Belgique dans le cadre scolaire.

Et, mine de rien, l'exposition a connu un véritable succès ! « *On n'y croyait pas trop au départ, mais on a eu 150 visiteurs dès le premier jour ! Et au bout des deux semaines, on en comptait entre 1000 et 1500 ! Il y a bien sûr eu les parents d'élèves, mais aussi des classes du secondaire, l'enseignement spécialisé de Nalinnes et le home de Gerpennes, qui a débarqué avec des chaises roulantes. Des élèves se sont occupés de pousser les chaises, pendant que d'autres expliquaient aux personnes âgées comment fonctionnaient les tablettes. Cette dimension intergénérationnelle était aussi riche qu'inattendue !* » ■



1. <http://college-saint-augustin.be>

Sensibiliser au dépistage du cancer colorectal en un clip

Marie-Noëlle LOVENFOSSE

En septembre dernier était lancé un concours national interécoles à destination des rhétoriciens, baptisé « No-X-Cuse Project ». L'idée ? Réaliser un clip de 30 secondes pour sensibiliser au dépistage de cette maladie qui continue à tuer, chez nous, neuf personnes par jour. C'est dire si l'enjeu est de taille ! Défi relevé avec brio par le Collège Sainte-Véronique de Liège¹, vainqueur de cette première édition pour la partie francophone du pays.

C'est la combinaison des votes en ligne (likes et partages obtenus sur les vidéos) et de ceux des membres d'un jury composé notamment de gastro-entérologues et de journalistes, qui a permis de déterminer à quelle école attribuer le Premier prix, reçu avec une immense fierté par **Isabelle MARX**, professeure de français et ses 24 élèves.

« Le clip² a été réalisé dans le cadre du cours de préparation à l'enseignement supérieur - activité complémentaire, qui regroupe des élèves de rhéto venant de diverses sections (langues, sciences, arts d'expression, latin), à raison de deux heures/semaine, explique-t-elle. Chaque année, j'essaie de mener un « gros » projet avec eux pour leur apprendre à s'organiser, à respecter des échéances, à communiquer, à établir des rapports, des bilans, etc. Comme ils proviennent de sections différentes, il faut trouver quelque chose qui les intéresse tous. »

Solidarité intergénérationnelle

C'est l'un des médecins à l'initiative du projet, recherchant des écoles de la région liégeoise prêtes à relever le défi, qui a contacté Sainte-Véronique. Isabelle MARX s'est très vite montrée intéressée, ce qui n'a pas été le cas de ses élèves, peu emballés, de prime abord, par le sujet :

« Je leur ai expliqué que de nombreuses personnes de leur entourage étaient concernées par le dépistage, dès 50 ans, de ce cancer trop souvent mortel, alors qu'un diagnostic de la maladie à un stade précoce de son développement augmenterait les chances de survie du patient de 90%. J'ai ajouté que dans le cadre de leur vie professionnelle, ils allaient certainement devoir prendre part à des projets qui ne les



séduiraient pas à priori. Ils se sont pris au jeu, petit à petit. »

Brainstorming pour élaborer un scénario, conférence d'un oncologue en classe sur les réalités de la maladie, précision des objectifs communicationnels, établissement d'un timing, prise en compte d'une série de paramètres (pas de budget, peu de matériel, impondérables de dernière minute...) se sont alors succédé pour aboutir à une courte histoire mettant en scène deux grands-parents discutant avec leurs petits-enfants dans une plaine de jeu. Le clip se termine sur une image d'où la jeune mamy a disparu, faute d'avoir fait le dépistage à temps.

Une fois le concours remporté, c'est avec une équipe professionnelle que le clip a été tourné. « Elle nous a proposé quelques aménagements du scénario, mais en respectant la trame que nous avons imaginée

et en nous associant à toutes les décisions, souligne l'enseignante, très heureuse de cette belle aventure au cours de laquelle ses élèves ont appris beaucoup de choses. Ils ont dû faire appel à des personnes-ressources, leur écrire, demander à la direction l'autorisation de quitter l'école pendant les heures scolaires, solliciter l'aide du professeur d'arts d'expression pour des conseils techniques, se rendre disponibles des mercredis après-midi pour les tournages, tenir un carnet de bord du projet, faire des recherches de musiques libres de droits pour le fond sonore, mener une campagne de promotion du clip, recevoir la presse locale, etc. » Avec le succès que l'on sait, pour cette belle démarche de solidarité intergénérationnelle ! ■

1. www.college-sainte-veronique.be

2. À voir sur la page Facebook « Collège Sainte-Véronique / Page officielle »

Des grands-parents

de retour sur les bancs !

Brigitte GERARD

Comment valoriser les élèves de l'enseignement qualifiant ? En leur proposant, par exemple, de transmettre leurs connaissances. Au Centre d'enseignement secondaire libre Notre-Dame des Champs à Uccle¹, ce sont les jeunes de 5^e qualification, option Techniques sociales, qui se sont lancés dans l'apprentissage de l'informatique à des grands-parents. Avec succès !

« Les élèves de l'enseignement qualifiant ont parfois une image un peu négative d'eux-mêmes, constate **Cécile DE NÈVE**, professeure d'informatique. Je souhaitais donc que mes élèves puissent s'impliquer et transmettre leurs connaissances, pour les mettre en valeur et qu'ils prennent confiance en eux. »

Cette enseignante a profité du passage du cours d'informatique de 2h à 3h en 5^e année pour démarrer, en septembre dernier, un projet de cours à donner à des personnes âgées. Mais, question cruciale : où trouver des candidats ? « Une partie de la classe souhaitait cibler les pensionnaires d'une maison de repos, mais c'était assez compliqué car certains ne savent pas se déplacer, et il n'y a pas assez d'ordinateurs sur place. D'autres ont alors lancé l'idée de contacter les grands-parents de nos élèves, en commençant par ceux de 1^{re} année. » Résultat : peu de réponses positives. Ils se sont alors tournés vers les grands-parents des 2^e années et là, une douzaine de personnes ont répondu.

Les élèves ont ensuite pris contact personnellement avec chacune d'elles par téléphone et ont organisé une rencontre collective. « Ils leur ont alors demandé ce qu'elles avaient envie d'apprendre, et les dates de cours ont été fixées. Je sentais les élèves très à l'aise, ils se sont bien débrouillés. Hélas, seules trois dames sont venues au premier cours... Heureusement, elles étaient tout de même six à la deuxième séance, qui ont ensuite poursuivi la formation. Au départ, il s'agissait de s'adresser à des seniors, mais ces personnes ont entre 50 et 60 ans à peine ! »

Des mamys enchantées

Neuf séances de cours de deux heures se sont tenues depuis le début de l'année, données chaque fois par six élèves différents. « Et il y a aussi une « hirondelle », ajoute l'enseignante. C'est un élève qui, en cas de problème avec un ordinateur ou de question compliquée, vient chercher de l'aide dans la classe où je poursuis la matière. »

En dehors de ça, ils se débrouillent seuls. Et ils fournissent un gros travail en amont, puisqu'ils préparent eux-mêmes les leçons contenant, d'une part, des notions théoriques, et d'autre part, un exercice original complet et concret. Globalement, les « mamys » sont enchantées de leurs cours. « Au départ, certaines étaient complètement perdues, ne sachant pas ce qu'était un fichier, un dossier... Les élèves ont donc rappelé les bases et se sont ensuite surtout attardés sur le logiciel de traitement de texte. Il fallait expliquer ce que voulait dire « justifier », les tabulations, etc. Parfois, elles pensaient être bien au

courant, mais se rendaient compte qu'elles avaient encore beaucoup à apprendre ! Pour le moment, ils travaillent sur PowerPoint. Une dame a déjà signalé qu'elle avait compris et a demandé de passer à autre chose... Les niveaux varient, bien sûr, d'une personne à l'autre. »

Les élèves sont également satisfaits de cette expérience, même si cela leur fait du travail en plus à réaliser en classe. Si certains parviennent à facilement improviser, d'autres préfèrent, en effet, que tout soit bien prêt à l'avance... Cette année, le projet est purement formatif, mais l'année prochaine, l'enseignante envisage de prévoir une partie certificative : « Si l'initiative est reconduite, on l'adaptera en fonction des erreurs et des conseils reçus cette année. C'est un chouette projet, et c'était sans doute une bonne chose de ne travailler qu'avec six personnes, histoire de démarrer en douceur... » ■

1. www.e-ndc.org





Photo : Laurent NICKS - Sainte-Marie Jambes

Le collectif : un état d'esprit ?

APPROCHE

Ensemble, ce n'est pas tout

REGARD

Former une équipe n'est pas anodin

PRATIQUES

L'enfant, toujours au centre

Saméliorer chaque jour
un petit peu ensemble

CAP ou pas CAP ? CAP !

Promotion sociale :
travailler ensemble à distance

FORMATION

Ça ne s'improvise pas !

Une réforme ambitieuse va souvent de pair avec un changement de mentalités. Pour réussir, le Pacte pour un enseignement d'excellence ne pourra pas échapper à cette règle. Ce n'est pas la première fois que l'on dit que le métier d'enseignant gagnerait à s'exercer davantage de façon collective. Ce travail collectif va-t-il pour autant de soi ? Non, nous dit le philosophe **Michel DUPUIS**, qui pointe plusieurs incontournables afin que le groupe puisse réellement faire équipe. Pour le consultant **Pascal COFFANI**, cette équipe n'est qu'un outil qui n'a de sens que s'il sert un objectif, un projet.

Au-delà des expériences de travail collaboratif entre enseignants, nous nous intéressons aussi, dans ce dossier, au travail de groupe en classe avec les élèves. Organiser des groupes, cela s'apprend, explique **Fabienne DOURTE**, maître-assistante en École Normale. L'enseignant perd alors la maîtrise, pour adopter une posture de facilitateur. Il doit, à la fois, s'impliquer sans trop influencer. De la dentelle, conclut la psychopédagogue... Bonne lecture ! ■

Conrad van de WERVE

Ensemble, ce n'est pas tout

Interview et texte : Marie-Noëlle LOVENFOSSE

Ensemble, on est plus forts, c'est bien connu. Nos ancêtres chassaient déjà le mammoth à plusieurs pour plus d'efficacité. Le travail collaboratif va-t-il pour autant de soi ? Clairement non, pour **Michel DUPUIS**¹, qui met en évidence une série d'éléments incontournables pour faire en sorte qu'un simple groupe devienne une véritable équipe.

Le Pacte d'excellence encourage le travail collectif des enseignants. Peut-on parler d'un véritable changement culturel ?

Michel DUPUIS : Mon point de vue, en termes d'éthique ou d'anthropologie philosophique, c'est de me demander, en fonction de ce qu'est un être humain, dans ce processus très particulier qui s'appelle l'enseignement ou l'éducation, en quoi le collectif apporte sa touche absolument indispensable. Et comment il se dote des régulations nécessaires pour faire ça correctement, parce que ça ne va pas de soi de travailler à plusieurs, particulièrement dans l'enseignement, qui est probablement l'un des grands lieux de ce qu'on pourrait appeler « l'individualisme pédagogique ».

On n'a pas attendu aujourd'hui pour penser qu'il fallait travailler en groupe, cela ayant pour effet d'augmenter la productivité. Mais il faut aujourd'hui passer de ce modèle, qui est un paradigme essentiel de collaboration que peut-être même les animaux connaissent (*il suffit de voir l'organisation des fourmis ou les loups qui chassent en meute*), au paradigme attendu dans le Pacte d'excellence, à savoir un collectif qui soit à la fois unifié et diversifié, permettant de multiplier les expertises plutôt que de les normaliser ou de les neutraliser.

C'est une forme éminemment plus fine d'intelligence collective, où on a véritablement besoin des talents des autres parce qu'on ne les a pas soi-même et qu'on fait l'hypothèse que le bénéficiaire (*l'élève ou l'étudiant, en l'occurrence*) a besoin d'être confronté à ces différentes formes de talent. C'est donc un changement culturel à deux points de vue : 1) je ne suis plus prof tout seul dans ma classe et je dois apprendre à travailler en collectif ; 2) un collectif pédagogique n'a plus grand-chose à voir avec des personnes qui se regroupent simplement pour porter une charge trop lourde pour une seule. Sommes-nous déjà prêts à cela ? Je n'en suis pas sûr.

Que faudrait-il pour s'y préparer ?

MD : La culture, on la reçoit et on la construit. La culture enseignante a bougé. Depuis quelques dizaines d'années, on parle beaucoup de la dimension de l'équipe, du collectif pédagogique, du projet partagé, etc. Mais au niveau de la formation des formateurs, de la formation des enseignants, je ne suis pas sûr qu'on ait beaucoup développé cet aspect-là de la pédagogie. Et en termes de valorisation de ce travail collectif, ce n'est pas certain non plus qu'on ait les idées très claires.

Je ne dis pas qu'il faut désormais salarier les équipes plutôt que les individus, mais bien qu'il faut valoriser (même symboliquement) les activités de groupe plutôt qu'individuelles. Aujourd'hui, qu'est-ce qui mérite le salaire ? C'est, très largement, mes activités individuelles avec ma classe, même si je participe à des réunions d'équipe, de parents, etc.

Quand cesse-t-on d'être un groupe pour devenir une équipe ?

MD : Un tas de cellules, ce n'est pas nécessairement un organe. Un groupe de profs, ce n'est pas automatiquement une équipe. Il y a vraiment une différence qualitative d'organisation dont on doit prendre conscience. Comment faire ? Je ne suis pas psychopédagogue, ni spécialiste du travail collectif, mais c'est certain qu'un minimum de techniques est à apprendre, à recevoir et à mettre en œuvre. Mais ce n'est sans doute pas l'essentiel.

L'essentiel, pour moi, c'est le regard que les enseignants portent sur eux-mêmes, sur leur fonction, sur ce qu'est l'institution scolaire aujourd'hui, sur l'attente des enfants et des familles. C'est ce regard-là qui fait qu'on va miser autrement sur la compétence d'autrui, en laissant de côté une espèce de paranoïa parfois bien présente. Mais il faudra tout de même être particulièrement attentif à la manière d'expliquer les choses, car plus vous



demandez aux gens d'être excellents, plus vous leur faites peur en exigeant une forme d'idéal qui devient une norme. C'est très dangereux.

Peut-être pourrait-on plutôt faire valoir aux enseignants que travailler en équipe pourrait être l'occasion de passer d'une situation où l'on était inspecté (*dans quel autre métier parle-t-on encore d'« inspection » ?*) à une situation où on est en « regards partagés ». On se regroupe pour voir ensemble le travail dans un processus de co-évaluation. Plutôt que d'être moi tout seul sous le regard de l'inspecteur, il s'agit d'être ensemble sous nos regards mutuels, avec des mécanismes d'auto-évaluation, d'autocorrection et autres, ce qui est plus démocratique.

Cela suppose d'être « bien dans ses baskets » et d'avoir la capacité de se remettre en question, sans quoi, le regard de l'autre peut être difficile à accepter...

MD : C'est l'occasion ou jamais de revoir ce qu'il en est de l'estime de soi des professionnels, et que cette estime soit mise à l'épreuve dans la reconnaissance de leurs qualités et de leurs limites. Le métier d'enseignant doit être revalorisé, étant donné son importance, mais il convient, en même temps, d'en rappeler les exigences, en évitant ce que j'appellerais des « mécanismes tristes » qu'on observe aussi dans d'autres lieux de la fonction publique.

Il ne faut plus que l'on soit ces petits héros solitaires qui ont dû supporter des tas de choses toute leur vie et qui seraient comme les petits propriétaires de leur classe, de leur enseignement ou de leur discipline. Il faut pouvoir s'ouvrir dans une forme de solidarité. Il faut que les jeunes en aient quelque chose à faire de l'expérience des anciens, et il faut que les anciens, pas complètement obnubilés par la fin de leur vie professionnelle et une forme d'amertume, aient ce souci de mettre dans le coup les plus jeunes pour le bénéfice de tout le monde et d'abord des jeunes, qu'il est de notre devoir de former, eux aussi, au travail collaboratif.

Comme enseignant d'éthique à la Faculté de médecine à l'UCL, je constate que les étudiants ont beaucoup de mal à collaborer, dans le sens d'un travail véritablement partagé selon les talents de chacun. Les capacités de communication, de coordination, de solidarité de cette génération Y ont complètement évolué. Il faut revoir profondément les intérêts, les « manières de faire attention » de ce nouveau public. Si on ne le fait pas, si on conserve les modèles d'hier, on ne sera pas du tout efficace ! Il est urgent de trouver les bonnes « recettes » pour que ces acteurs-là construisent la coopération d'aujourd'hui et de demain.

On constate, aujourd'hui, un grand besoin de se sentir sans cesse relié aux autres, notamment via les réseaux sociaux. Ne serait-il pas salutaire de se passer du groupe à certains moments ?

MD : La question qui peut se poser, concernant un individu dans un groupe, c'est : quelle est la part de « consommation », et puis la part de production ou de don ? Si nous sommes tous des « consommateurs de diversité », comme des abeilles butinant le plus de fleurs possible pour en recueillir le pollen, nous allons rester en permanence reliés, parce que nous avons besoin d'être rassurés, confortés. Ce rapport de consommation au groupe est indispensable. C'est par le groupe que j'ai formé avec ma mère que j'ai pu survivre. C'est profondément humain.

Mais une autre attitude est attendue, c'est le moment du don. Et pour que le don au groupe puisse se faire pour nous, les humains, un moment de solitude est absolument nécessaire, un moment de ressourcement où il s'agit de s'extraire du groupe pour mieux y revenir. S'il reste constamment dans une espèce de coprésence, le groupe va s'essouffler. C'est une notion éthique importante : le collectif nous offre énormément de choses, mais nous avons aussi le devoir de lui en apporter. Et ça, ce n'est pas nécessairement très développé dans notre culture... ■



1. Philosophe, professeur ordinaire à l'Université catholique de Louvain et président du Comité consultatif de bioéthique de Belgique

Former une équipe n'est pas anodin

Brigitte GERARD

Ce n'est pas un secret : les enseignants mènent souvent une carrière individuelle, sans nécessairement partager leurs expériences professionnelles avec leurs collègues. Mais ne gagneraient-ils pas à travailler davantage ensemble, en équipe ? Oui, sous certaines conditions, avertit **Pascal COFFANI**, psychosociologue de formation et consultant spécialisé en dynamique groupale.

« Le travail en équipe est un enjeu essentiel pour l'avenir des établissements scolaires, étant donné la complexité du monde à laquelle ils sont confrontés », estime Pascal COFFANI. La culture de l'institution « école » n'est cependant pas très favorable, à priori, au travail collaboratif... Comment, dès lors, initier les enseignants à cette dimension collective du travail ? « Dans une école, je partirais toujours d'un noyau de personnes motivées. Il ne s'agit pas d'imposer, mais de trouver une minorité intéressée en l'amenant à fonctionner, à réaliser de petites choses et à les rendre visibles. »

L'objectif est de susciter l'intérêt d'autres collègues, permettant ainsi au cercle de s'agrandir et aux pratiques de s'installer. P. COFFANI pointe, à cet égard, le rôle fondamental de la direction. « La démarche doit bien sûr être initiée, soutenue, encouragée et facilitée par la direction. Son rôle est de tenir un discours sur le projet, d'avoir une vision à partager avec l'ensemble du corps enseignant sur l'intérêt du travail en équipe. »

Un outil

Pour le consultant, cet intérêt est double : « Il porte sur une dimension émotionnelle, affective, le travail collectif constituant un terrain de soutien et d'entraide pour les enseignants, et sur une dimension liée à la sphère de l'efficacité, conjoncturelle, contextuelle. Il est, en effet, de plus en plus difficile d'offrir des réponses pertinentes en étant seul dépositaire. Ce travail collaboratif est important pour faire face à une complexité, qui peut être liée aux matières mais aussi aux attentes des élèves, des parents, de la société... »

Ceci dit, l'équipe n'est qu'un outil, rappelle P. COFFANI. Elle n'a pas de valeur, d'intérêt en soi. Mais utilisé à bon escient, cet outil permet un certain niveau de production, de performance, de qualité. C'est pourquoi, il faut d'abord questionner la finalité d'une équipe. S'agit-il du bon outil à mettre en place ? Dans quel objectif ? Une réflexion nécessaire, car former une équipe n'est pas anodin. « Travailler simplement en groupe ou avoir l'ambition de développer une équipe sont deux options de maturité très différente. Il ne sert à rien de vouloir mettre en place une équipe sans avoir de réel projet. Ce serait contreproductif, car la constitution d'une équipe entraîne les personnes dans un processus émotionnel, relationnel coûteux en énergie. »

Autrement dit, cela peut être intéressant quand il faut faire face à des situations spécifiques, des problèmes précis au sein d'un établissement. « Par exemple, pour répondre au cas problématique de l'un ou l'autre élève, qui nécessiterait l'utilisation d'autres méthodes, plus complexes, qui se construiraient mieux dans une dynamique collective. Il peut s'agir de problèmes pédagogiques mais aussi contextuels, comme l'arrivée d'une population de réfugiés. L'école doit alors intégrer dans son fonctionnement une nouvelle dimension, au niveau de la maîtrise des langues, du mélange culturel... Une équipe efficace pourrait y faire face en prenant des décisions, en réfléchissant aux postures à adopter, à la construction d'outils... »

Une équipe à entraîner

Et une fois qu'une équipe est constituée dans la perspective d'un objectif précis, comment doit-elle fonctionner ? Pour P. COFFANI, elle doit passer par une phase d'entraînement. « Ce n'est pas parce que l'entité équipe est constituée de personnes compétentes et mures qu'elle fera aussi d'emblée preuve de maturité. Elle ne peut acquérir celle-ci que dans la durée. L'idée



Photo : Laurent NICKS

est de mettre l'équipe en situation d'entraînement pour que se réalise ce processus de maturité, portant essentiellement sur des dynamiques sociales. Il faut du temps pour que chacun trouve sa place, son rôle, son fonctionnement... Une fois que l'équipe est suffisamment mature, elle définit ses règles relatives à la fonction d'animation, à son rythme, à ses modes de prises de décision... »

Travailler en équipe à l'école, c'est donc envisageable, mais de façon intelligente, accompagnée, structurée. *« C'est utile et de plus en plus nécessaire. Mais il faut éviter les mauvaises expériences en lançant du travail collaboratif sans y mettre les moyens, ni proposer d'accompagnement. Le risque est alors de renforcer les enseignants dans leur volonté de continuer à travailler seuls ! » ■*

Pratiques

L'enfant, toujours au centre

Brigitte GERARD

Véronique GEUZAINÉ, directrice de l'École Notre-Dame et de l'Institut du Sacré-Cœur de Flémalle, favorise le travail collectif dans ses établissements et aimerait aller vers encore davantage de collaborations. Elle peut, à cet égard, compter sur des équipes d'enseignants motivés, qui ne demandent qu'à faire évoluer leurs pratiques...

“ Pour faciliter les concertations avec les enseignants, j'ai notamment mis en place un « hebdo » que j'envoie à l'ensemble du personnel pendant les weekends, reprenant divers renseignements relatifs aux établissements : les absences, les remplacements, les projets en cours ou envisagés, des informations sur la vie quotidienne des écoles... Grâce à cette publication, on peut mener des concertations efficaces, qui aboutissent à un résultat et qui ne sont pas des pertes de temps pour les enseignants.

À l'École Notre-Dame, qui est en encadrement différencié et fonctionne par cycles, on a décidé de changer toute l'organisation et mis sur pied la pédagogie des intelligences multiples, de la maternelle à la 6^e primaire. Il y a donc eu beaucoup de réunions, de concertations pour nous accorder sur cette nouvelle pédagogie. La collaboration a été intense au niveau de toute l'équipe, et cela commence à porter ses fruits.

Il y a aussi parfois des enfants plus difficiles ou en grosse difficulté scolaire, et on a alors davantage besoin des compétences de chacun. Les enseignants apprécient beaucoup ces collaborations. L'équipe s'entend très bien, est très professionnelle et n'est pas avare de son temps.

À l'Institut du Sacré-Cœur, qui est une plus grande école, cela fait cinq ans que l'on accueille des élèves en intégration. Il a alors fallu prendre connaissance des différentes « dys », et on a collaboré avec les logopèdes de l'école et les parents. Tout ça s'est fait dans le cadre de nos

concertations actives. L'intégration a demandé de la recherche, la mise en place d'outils pour aider les enfants et les enseignants.

Je pense que celui qui veut mettre l'enfant au centre de ses pratiques ne peut que collaborer. Je ne me vois pas non plus travailler, en tant que directrice, seule dans mon coin. Le travail collectif est une richesse, il y a tellement de choses à découvrir ! Cela permet de faire évoluer ses pratiques. Et on peut aussi collaborer avec d'autres établissements, avec les parents, les logopèdes, les surveillants...

Quant aux élèves, on les fait également travailler ensemble. Les 3^e et 4^e primaires écrivent le journal de classe pour les 1^{re} années jusqu'à Noël. Les enfants de 2^e lisent des histoires une fois par mois aux petits de maternelle. Des élèves de 3^e primaire travaillent avec les 3^e maternelles au niveau de l'éveil artistique. Chaque année, le professeur de gym organise une journée sportive, où on mélange les élèves de la 2^e maternelle à la 6^e primaire pour des jeux de coopération. Dans les classes, on essaie d'amener les enfants à confronter leurs idées, de favoriser les échanges, les travaux de groupe...

La plupart de nos classes sont habituées à collaborer. Et le fait d'accueillir des enfants à besoins spécifiques suscite cette collaboration. Cela se fait souvent spontanément. L'objectif est de faciliter les choses pour qu'il y ait échange plutôt que compétition. » ■

S'améliorer chaque jour un petit peu ensemble

Conrad van de WERVE

Le travail collaboratif est appelé à se généraliser dans les établissements. Dans l'enseignement fondamental, le programme **Prof'Essor** a été lancé voici trois ans déjà...



Ce programme, initié par la Fédération de l'Enseignement fondamental catholique, propose aux enseignants d'améliorer leurs pratiques en classe en partageant et en collaborant avec leurs pairs. 2000 enseignants sont aujourd'hui engagés dans ce dispositif. Trois outils font son succès¹ :

- *le tableau blanc*, sur lequel ils peuvent déposer leurs préoccupations pédagogiques, leurs souhaits et les traduire en objectifs et actions ;
- *les visites pédagogiques*, durant lesquelles un enseignant va observer, dans la classe d'un collègue, une pratique particulière, un élève en difficulté, etc. Cette visite est suivie d'un *feedback*, qui soulignera les points forts observés et suggèrera des points d'amélioration ainsi que des pistes éventuelles ;
- *les partages pédagogiques*, qui permettent de formaliser des réflexions, des recherches, des nouvelles pratiques.

Les **directions** retirent de nombreux avantages : *Prof'Essor* leur donne une meilleure vision de leur école, une meilleure connaissance de ce qui se passe dans les classes. La technique du feedback utilisée dans le dispositif peut aussi servir dans d'autres situations. Les directions constatent aussi que les enseignants prennent davantage d'initiatives et s'inscrivent dans un travail d'équipe.

Prof'Essor permet aussi à des **enseignants** de « se révéler », de sortir de leur isolement. Nombreux sont ceux qui apprécient le travail entre collègues et le soutien qu'ils peuvent s'apporter mutuellement en cas de difficultés. Le dispositif contribue à « changer » les représentations de leur métier. ■

1. Le programme prévoit aussi des rencontres interécoles.

CAP ou pas CAP ? CAP !

Élise BOUCHELET et Conrad van de WERVE

Si outre-Atlantique, les **communautés d'apprentissage professionnelles (CAP)**¹ font leurs preuves depuis une dizaine d'années, chez nous, certains établissements de l'enseignement secondaire viennent de franchir le pas et mesurent déjà des résultats positifs. C'est le cas à l'Institut de la Providence de Champion.

Frédéric GILON, sous-directeur :

« Suite à un voyage d'études en Ontario avec le diocèse de Namur, au cours duquel nous avons découvert le processus de CAP, nous avons décidé de mettre en pratique ces pédagogies collaboratives dans notre établissement. Elles nous semblaient pouvoir répondre aux difficultés que nous rencontrions dans l'accrochage pédagogique de certains élèves. Aujourd'hui, huit de nos professeurs de français, maths et anglais donnant cours dans le cycle inférieur sont engagés dans le processus, et ce, depuis le mois de septembre. Concrètement, les enseignants concernés

se réunissent une fois par mois durant des heures de fourche communes.

En tant que direction, nous sommes évidemment partie prenante du processus et agissons comme « facilitateur ». D'un point de vue logistique, nous avons équipé les classes de mobilier facilement déplaçable permettant la mise en place de tables de réunion, d'îlots de réflexion, etc. Mais plus que la mise en place de nouveaux moyens pédagogiques, c'est la manière d'enseigner qui se voit totalement modifiée. En mathématiques par exemple, le programme prévoit d'aborder les symétries. Via les CAP, celles-ci ont été

travaillées par un concours d'affiches. C'est l'intérêt de l'élève que l'on va chercher. Un élève motivé est un élève qui comprend mieux et étudie avec plus de conviction, car il se rend compte à quoi sert la matière.

Après une année de fonctionnement, si des choses sont mesurées sur le terrain et que l'on sent une belle évolution chez des élèves beaucoup plus « en accroche », on est bien conscient que le travail reste à faire. C'est un travail à long terme. Je pense que l'on pourra voir des résultats sur une génération scolaire d'ici dix à quinze ans. Néanmoins, nous avons de bons indicateurs. Mon objectif de

Promotion sociale : travailler ensemble à distance

Marie-Noëlle LOVENFOSSE

ProSoTIC est un projet de développement du numérique. Mis en place en 2014 par la FEProSoC¹, dans un premier temps pour une phase exploratoire de tests-pilotes dans le Hainaut, il a été étendu cette année à l'ensemble des établissements de promotion sociale.



de chacune, d'évaluer ces besoins et les attentes des enseignants, de mettre des outils à leur disposition, de recenser, rendre visibles et soutenir les initiatives locales, et de favoriser le partage de connaissances et d'expériences, notamment en animant des espaces d'échanges de ressources (virtuels et présents).

Des périodes ont été dégagées dans chaque établissement pour une personne-relai ProSoTIC, qui est la courroie de transmission entre ses collègues, les initiatives du terrain et le projet. Ces personnes-relais

Marie-France BRUNDSEAUX, conseillère TICE et coordinatrice de ProSoTIC :

« Les établissements ont mis en commun des moyens pour dégager un mi-temps qui m'a été confié pour animer le projet. ProSoTIC a pour objectifs de favoriser le déploiement des Technologies de l'information et de la communication dans les écoles à tous les niveaux, en fonction des besoins et des réalités

(une vingtaine) échangent aussi des informations entre elles. Avec mon aide, elles sont chargées d'animer et de favoriser la communication, le partage, l'entraide et le travail collaboratif des enseignants dans le domaine des TIC au sein d'une même école, mais aussi entre les différents établissements.

Ce type de fonctionnement est particulièrement important en promotion sociale, où de nombreux membres du personnel enseignant à titre complémentaire, à temps partiel ou en tant qu'experts, et ont des horaires très divers. Si on ajoute à cela la décentralisation importante des implantations, on comprend aisément que les enseignants ne voient quasiment pas en dehors des réunions d'équipes. Ces réalités constituent autant de freins au travail collaboratif. ProSoTIC, les personnes-relais et moi-même avons à charge de les contourner via, notamment, l'animation d'une communauté en ligne. Nous disposons d'un moodle (plateforme d'apprentissage) pour la centralisation de tous les documents et d'un site internet² qui est un outil de veille technologique et pédagogique permettant la mise à disposition d'outils, de fiches-outils et d'analyses d'outils, et proposant des portraits d'enseignants, des exemples de projets, etc.

Nous avons aussi une publication mensuelle³, à laquelle toutes les personnes-relais peuvent apporter leur contribution. Et des groupes de travail sont mis en place pour plancher sur des thématiques proposées par les personnes-relais, des enseignants ou des directions (exemple : apprendre à réaliser des vidéos à utiliser avec ses étudiants). » ■

1. Fédération de l'Enseignement de promotion sociale catholique

2. www.prosotic.be

3. Clés pour les TIC



Réunion de travail entre enseignants à l'Institut Sainte-Marie de Jambes. L'école forme une CAP interécoles avec l'Institut de la Providence de Champion.

voir mes enseignants moins seuls est atteint, grâce aux CAP. Nous devons changer notre façon d'enseigner, changer notre approche, et nous avons amorcé ce virage-là ! »

Céline BRIJS, professeure de français et référente des Plans individuels d'apprentissage au 1^{er} degré :

« Chaque année, nous entamions les cours de manière frontale, les élèves étant alignés les uns derrière les autres. Aujourd'hui, ils sont disposés en îlot. Cette nouvelle configuration crée une tout autre dynamique. Des rôles ont été instaurés pour chaque élève, leur permettant d'être mis en valeur et de se dépasser. De par le décloisonnement des apprentissages, les élèves sont beaucoup plus acteurs de ceux-ci ; ils s'interrogent, se questionnent et cherchent des solutions. Beaucoup d'interactions se mettent en place.

La mise en place de ces CAP ne s'est pourtant pas faite d'un coup de baguette magique. Les débuts ont été laborieux : lenteur d'exécution des premières séquences de travail, manque d'autonomie des élèves... Et pourtant, les enseignants actifs dans le projet ne se sont jamais découragés.

Dès janvier, l'acquisition d'automatismes et des habitudes de travail plus collaboratives ont pu être observées chez les élèves. Eux qui, au départ, se montraient protectionnistes en refusant de partager avec le groupe, ont appris à utiliser les forces et les faiblesses de chacun, permettant à tous d'évoluer. » ■

1. Fin février, le SeGEC et les Services diocésains de l'enseignement secondaire ont signé une convention de partenariat avec les Conseils scolaires catholiques de l'Ontario (Canada), portant sur ce concept de CAP. Lire *entrées libres* n°117, mars 2017, pp 6-7.

Ça ne s'improvise pas !

Brigitte GERARD

Comment prépare-t-on les futurs enseignants à mener efficacement des travaux de groupe dans leurs classes ?

Éléments de réponse avec

Fabienne DOURTE,

maitre-assistante et psychopédagogue à l'École Normale catholique du Brabant Wallon (Haute École Léonard de Vinci), où elle donne notamment un cours de technique de gestion de groupe.

Quelle est la place du travail de groupe dans la formation initiale, tant au niveau des étudiants que de leurs futurs élèves ?

Fabienne DOURTE : Si certains cours évoquent cette pratique en tant que contenu, les étudiants ont aussi l'occasion d'expérimenter eux-mêmes le travail collectif. Au niveau des contenus, on aborde le travail coopératif, le travail de groupe dans le cadre des ateliers de formation professionnelle (AFP) ou dans certains cours, comme « technique de gestion de groupe ». D'une manière générale, c'est une pratique assez fréquente dans le cadre de nos cours. Mais il ne suffit pas de mettre nos étudiants en groupe pour qu'ils développent les compétences nécessaires à ce type de travail. Je distinguerais, dès lors, les compétences sollicitées de celles qui sont effectivement travaillées. Il faut aussi, bien sûr, veiller à assurer le transfert de ce qu'ils apprennent dans leurs futures classes.

Quelles sont les compétences à développer pour assurer un travail de groupe efficace en classe ?

FD : Il faut apprendre à coopérer, se respecter, s'entraider, s'écouter... Il est important que l'enseignant prévoie des tâches précises, qui nécessitent réellement un travail collectif. Parfois, on met les élèves en groupe parce que c'est plus facile, plus sympa, mais cela doit avant tout constituer une plus-value. Par ailleurs, comment constituer ces groupes ? Au hasard ? Est-ce l'enseignant qui choisit ? Les élèves ? Cela peut créer des problèmes. Si les

élèves choisissent, certains vont se retrouver seuls ou toujours avec les mêmes. Et si le groupe est trop grand, il n'est pas toujours simple d'y trouver sa place...

Comment répartir les rôles ? Comment faire en sorte que les plus forts, les plus rapides n'imposent pas leurs idées ? Parfois, un élève prend le dessus et les autres suivent ou ne font rien. On peut, dès lors, structurer l'activité pour que chacun se sente responsable d'une partie. Et puis, il faut créer les conditions pour permettre un conflit sociocognitif : prévoir un temps individuel pour que chacun réfléchisse à son point de vue, créer un climat pour que les enfants osent s'exprimer et s'arrêter pour évaluer le travail effectué. Il faut aussi être créatif au niveau de la mise en commun du travail de chacun. Finalement, cette pratique pédagogique ne s'improvise pas. C'est une démarche complexe, délicate et pointue, à laquelle on essaie de préparer nos étudiants.

Qu'est-ce que cela peut apporter pédagogiquement ?

FD : Il y a la visée cognitive, qui est d'apprendre à argumenter, à développer la créativité. Et puis, une visée d'ordre socio-affectif et motivationnel : pouvoir écouter l'autre, se décentrer, développer l'autonomie, accepter les différents points de vue, avoir du plaisir. On peut cependant se poser la question de savoir si le travail de groupe ne renforce pas les inégalités scolaires et sociales. En effet, quand on observe un groupe, celui qui mène, qui assume les tâches les plus nobles ou les autres, il semblerait que les élèves issus de milieux socioculturels plus défavorisés aient plus de mal à trouver leur place, à interagir et prennent moins part au travail. Du coup, ils progressent moins. Cela peut être une arme à double tranchant.

Et quelle posture l'enseignant doit-il adopter ?

FD : Organiser des groupes n'est pas toujours évident car l'enseignant perd la maîtrise, mais il doit en plus adopter une posture de facilitateur, d'accompagnateur, qui peut être délicate. Il faut pouvoir aller voir comment ça se passe sans trop influencer, vérifier que chacun trouve sa place, relancer un peu sans trop en dire... C'est de la dentelle ! ■



Photo : Laurent NICKS

Enseigner :

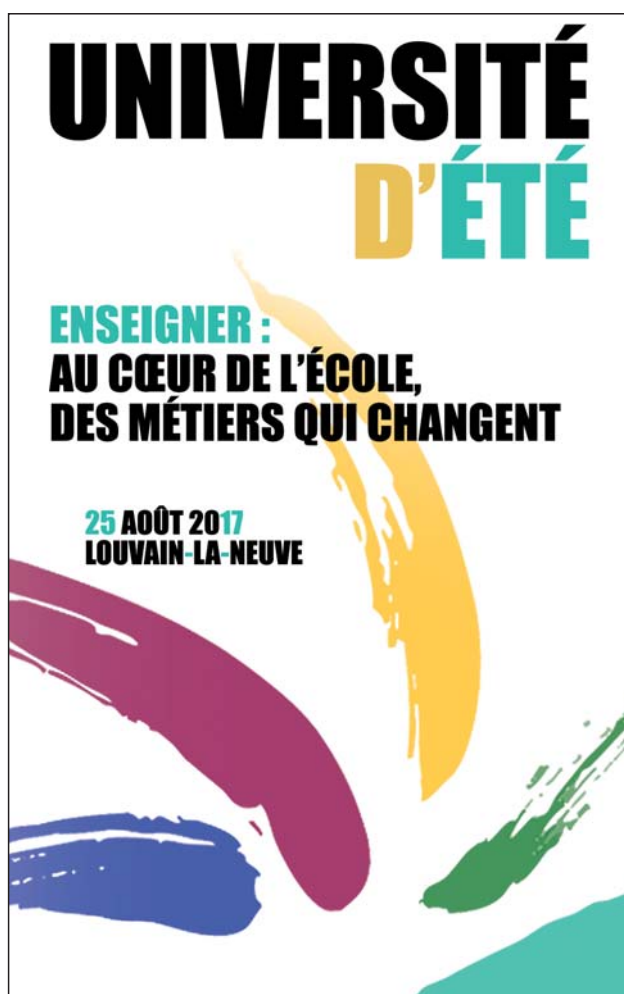
au cœur de l'école, des métiers qui changent

L'équipe du Service d'étude du SeGEC

Le 25 août prochain, le Secrétariat général de l'Enseignement catholique organisera, à Louvain-la-Neuve, sa 13^e Université d'été. L'occasion d'explorer, ensemble, les métiers en évolution au cœur même de l'école.

Il y a aujourd'hui un changement de paradigme dans ce qui constitue le métier d'enseignant. On passe de la posture de l'enseignant seul dans sa classe à un métier collectif, collaboratif. Désormais, la prise en charge d'un enfant est le fait de l'ensemble d'une équipe dans la classe, et plus globalement, dans l'établissement. L'importance de cette mutation, les rédacteurs du *Pacte pour un enseignement d'excellence* l'ont prise en considération, avec la volonté de l'amplifier.

Le *Pacte pour un enseignement d'excellence* suggère de nouvelles dynamiques liées au métier d'enseignant, notamment du point de vue de la gouvernance. En effet, il est proposé que l'enseignant soit associé à une concertation dans le cadre de l'élaboration du plan de pilotage propre à chaque établissement. Ainsi, une approche collective du métier sera nécessaire et induira une nouvelle approche du développement professionnel. Qui dit approche collective dit aussi responsabilité collective. Aussi, une dynamique de responsabilisation devra être envisagée, notamment en regard du contrat d'objectif et de son évaluation. Le plan de pilotage et l'évaluation individuelle annuelle permettront donc que



s'installe une dialectique de la reconnaissance et de la responsabilité.

Reconnaissant ainsi l'enseignant comme un acteur indispensable à la réalisation des réformes envisagées, ces travaux rejoignent le projet éducatif chrétien qui souligne que « *les membres du personnel d'enseignement et d'éducation sont les professionnels de l'école. Ils apportent savoir et savoir-faire dans la maîtrise des apprentissages et dans la pratique quotidienne de la vie commune* »¹.

Quelles sont les conditions pour qu'un tel mouvement puisse être mis en œuvre ? Quels sont les défis et opportunités de la clarification de la charge des enseignants ? Comment s'allieront liberté pédagogique et pratiques collaboratives ? Qu'est-ce qui permettra au changement de s'implanter ? Comment se vivra-t-il dans les établissements ? Avec quelle résistance éventuelle ? Quelles réponses pourront être apportées à celles-ci ? Quelles évolutions faudra-t-il envisager dans la formation initiale des enseignants pour qu'ils puissent améliorer les dynamiques collectives au sein des établissements ? Et enfin, est-ce que le métier d'enseignant est différent au sein de l'enseignement catholique, à la lumière de son projet éducatif spécifique ?

Voici quelques-unes des interrogations qui serviront de fil rouge à notre journée. Nous aurons ainsi l'occasion d'entendre sur ces questions **Alain ERALY** (sociologue et professeur à l'ULB), **Audrey HANARD** (ingénieure de gestion), **Godefroid CARTUYVELS** (Secrétaire général de la FédEFOC²), **Daniel FAULX** (Docteur en psychologie et sciences de l'éducation et professeur à l'ULg), **Patrick LENAERTS** (Secrétaire général adjoint de la FESec³), **David ISTANCE** (analyste sénior pour la Direction de l'Éducation de l'OCDE), **Éric DAUBIE** (Secrétaire général de la FESec), **Laurent GRUSON** (Secrétaire général adjoint de la FédEFOC) et **Vincent de COOREBYTER** (philosophe et professeur à l'ULB – *sous réserve*).

Rendez-vous dans votre prochain numéro d'*entrées libres* pour en savoir plus sur le contenu de leurs interventions ! ■

Les inscriptions sont d'ores et déjà ouvertes sur le site <http://enseignement.catholique.be> > Université d'été

1. *Mission de l'école chrétienne*, Bruxelles, 2014, p.15

2. Fédération de l'Enseignement fondamental catholique

3. Fédération de l'Enseignement secondaire catholique

Y a-t-il un pilote dans l'avion ?

Jean-Pierre DEGIVES

En matière d'enseignement, au changement de siècle, du 20^e au 21^e, on a assisté à un basculement massif du discours politique qui s'est répercuté, tout aussi massivement, dans les programmes. On est passé d'une pédagogie visible fondée sur les savoirs à une pédagogie invisible fondée sur les compétences. Caprice du prince ? Fantôme politique ? Que nenni...

Pour produire ses avis, le Conseil de l'éducation et de la formation (CEF) exploite différents dispositifs. Le « colloque exploratoire » en est un : il s'agit de recueillir ou de produire de la connaissance, de recueillir des témoignages et des retours sur expérience afin de cerner les pistes à explorer pour l'instruction future du dossier.

Le vendredi 28 avril dernier, dans le très beau cadre du Palais des Académies, le CEF proposait à la centaine de participants trois temps d'exploration¹ : une présentation par Éric MANGEZ de l'approche par compétences dans l'enseignement et la formation ; des témoignages de « ce que l'approche par compétences a apporté » du point de vue de formateurs, coordinateurs ou enseignants ; des ateliers basés sur des analyses de cas de mise en œuvre de référentiels de compétences dans différents contextes. Tout y fut intéressant. Peut-être que d'autres canaux d'information vous livreront d'autres échos... Pour l'heure, nous nous attardons sur l'exposé d'Éric MANGEZ².

Changement de paradigme

La transformation radicale de paradigme éducatif n'est pas l'apanage de la Fédération Wallonie-Bruxelles. C'est une mutation à l'échelle mondiale, point d'aboutissement d'un, sinon deux siècles durant lesquels la notion de compétence a pris de plus en plus de place, pas seulement à l'école. Ainsi s'opère une mutation de « teaching » à « learning », de « teaching science » à « educational science ». Ce à quoi on assiste en Fédération Wallonie-

Bruxelles dans les deux dernières décennies, est une actualisation, consciente ou non, d'un mouvement global. Comment comprendre cela ?

Le succès de la notion de compétence

Le succès de la notion de compétence à l'échelle planétaire peut recevoir deux types d'explications sociologiques. Une première approche, classique, est la lecture marxiste ou néomarxiste. Elle interprète cela en termes de rapports de pouvoir entre groupes, de domination, d'homologie entre positions et prises de positions.

Suivant en cela les thèses de Basil BERNSTEIN³, on peut lire la prééminence des pédagogies invisibles sur les pédagogies visibles comme la victoire des nouvelles classes moyennes, fondant leur avantage sur le capital économique, au détriment des anciennes classes moyennes, qui assoyaient leur supériorité sur leur capital culturel. Dans le succès de la notion de compétence, il s'agit donc de voir une influence néolibérale : celle du « tout à l'économie ». C'est une thèse très répandue. Mais E. MANGEZ n'y souscrit pas. Il estime que c'est une erreur d'attribuer à l'économie ce qui se passe en éducation.

Un monde d'incertitudes

La deuxième approche est plus systématique et cognitive, et concerne les évolutions de la deuxième modernité. Elle se décline en termes de différenciations fonctionnelles et d'autoréférentialité, de

risques et d'incertitudes. Cette explication est plus complexe et demande qu'on s'y attarde quelque peu.

Pour le conférencier, nous assistons à des transformations sociologiques (et non politiques) très fondamentales de nos sociétés qui touchent la manière dont elles sont organisées et dont elles se comprennent. Quelles en sont les manifestations ?

D'une manière générale, on passe du temps des certitudes à celui des incertitudes. Avant, la société et les institutions fonctionnaient en disposant d'un certain nombre de certitudes. Beaucoup de choses « vont de soi » : l'attitude des élèves et des professeurs, quoi et comment enseigner, le rapport du maître à l'élève... On ne se pose pas ou peu de questions. Le temps des certitudes est révolu. Dans une modernité en quelque sorte radicalisée, il n'y a plus de réponses sur les attitudes, les valeurs, les objectifs, les contenus. Ce qui allait de soi ne va plus de soi. Quel paradoxe ! On accumule de plus en plus de connaissances, et on a de moins en moins de certitudes : plus on sait de choses, moins on sait de choses. C'est, aujourd'hui, une grande difficulté de prendre des décisions en éducation, alors que l'avenir est essentiellement fait d'incertitudes. Nous sommes, à l'heure actuelle, beaucoup plus conscients qu'auparavant, mais souvent très démunis. Le futur se présente comme un pari ou un défi.

Comment préparer l'avenir ?

Quelles répercussions cet état de fait produit-il en éducation ? Comment préparer un avenir, mission première de

l'éducation, alors qu'il est incertain ? Le développement d'un discours sur les compétences est une réponse possible à cette incertitude du discours de la deuxième modernité. Il faut « être capable de... ». Il faut acquérir des « compétences transférables ». Il faut « apprendre à apprendre ». L'école n'est plus une institution sûre de ce qu'elle doit enseigner. D'où, pour se rassurer, toute une série de démarches nouvelles : se détacher du contexte régional et aller voir ce que font les autres, évaluer les résultats, observer les bonnes pratiques, organiser des colloques, établir des comparaisons, centrer l'attention sur les outputs... Dans ce mouvement, le système devient autoréférentiel, centré sur les performances. Ce n'est pas l'économie qui explique la transformation, mais une radicalisation de l'éducation centrée sur elle-même et ses performances. Comment faire mieux et plus ? Cela s'inscrit dans une logique d'expansion du système face aux incertitudes, de sorte que l'éducation absorbe de plus en plus d'enjeux. Ne sachant choisir, elle devient globalisante.

Cette deuxième lecture considère que l'éducation est une décision du rapport entre le passé et l'avenir :

- si l'avenir est une version améliorée du passé (progrès), on peut se fonder sur des certitudes, des savoirs ;
- si l'avenir est discontinuité, il faut compter sur des compétences pour faire face à toute éventualité.

Faire face

Pour la sociologie, à cause de l'accumulation des connaissances, de la globalisation, ce développement est inéluctable : il ne faut pas chercher à le contrer, mais chercher comment y faire face. E. MANGEZ fait observer que l'expansion du nombre d'objets est un phénomène qui touche tous les systèmes fonctionnels :

- l'économie : tout peut être monétarisé ;
- la culture, dont le champ d'investigation s'étend sans cesse ;
- les arts : tout peut être objet d'art ;
- le système juridique : la loi règle un nombre de situations sans cesse croissant ;
- le système éducatif : de plus en plus de dimensions du réel font l'objet d'apprentissage « tout au long de la vie » ;

- la religion : de plus en plus de choses peuvent se recoder religieusement, ou à tout le moins spirituellement ;

- la politique-émotion qui court derrière tous les événements.

La conclusion à laquelle cette deuxième approche conduit n'est pas très optimiste. Le paradoxe relevé plus haut prend ici une dimension universelle : plus l'expansion des choses que l'on sait augmente, plus l'expansion des choses que l'on ne sait pas augmente, de sorte que cette expansion engendre davantage de doutes. L'imprévisibilité génère méfiance et suspicion : tous les systèmes, différenciés fonctionnellement et autoréférencés, s'observent et se cannibalisent. En cela, E. MANGEZ rejoint les thèses d'Hartmut ROSA¹.

En définitive, la question qui se pose est bien : y a-t-il un pilote dans l'avion ? ■

1. « *L'approche par compétences en pratique – Regards et témoignages d'acteurs engagés avec des publics en quête de qualification* »

2. Éric MANGEZ est professeur à l'Université catholique de Louvain-la-Neuve, à l'École des sciences politiques et sociales.

3. Basil BERNSTEIN (1924-2000), sociologue britannique spécialisé dans la sociolinguistique

4. Deux de ses livres ont été publiés en français : *Accélération. Une critique sociale du temps* (2013) et *Aliénation et accélération. Une théorie critique de la modernité tardive* (2014), Éditions de la Découverte, Paris

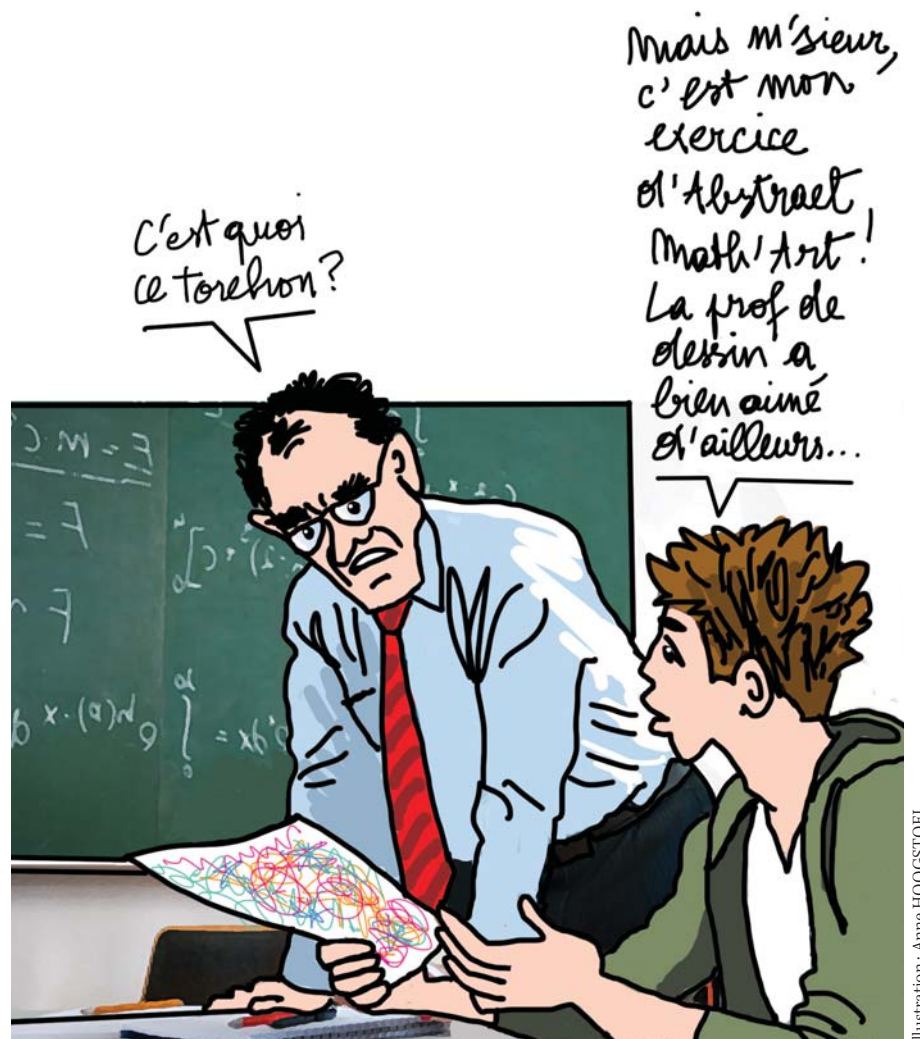


Illustration : Anne HOOGSTOEL

Inscrites dans la pierre

Identité et culture matérielle

Brigitte GERARD

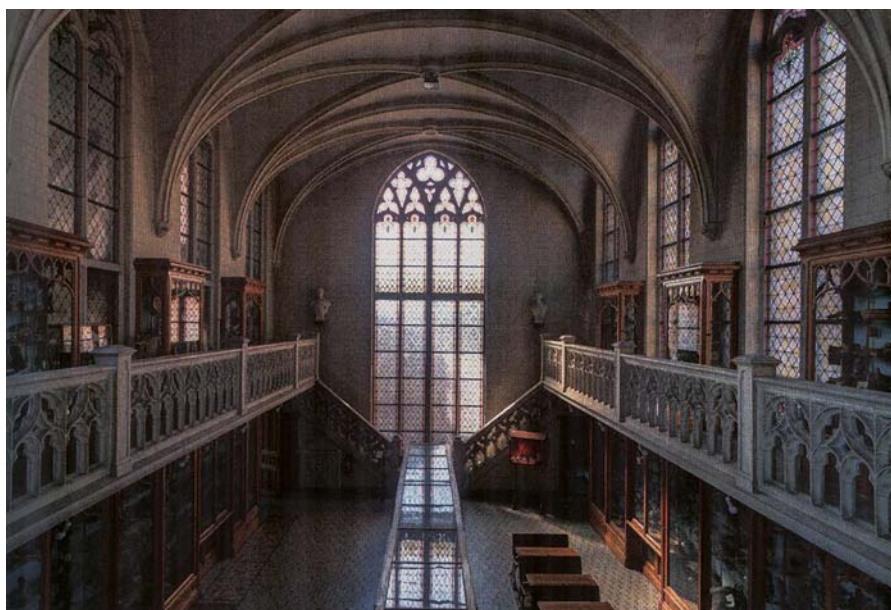
Chaque école a son histoire, et celle-ci commence bien souvent par la construction d'un bâtiment entièrement dévoué à sa cause. Avec le temps, l'architecture scolaire n'a cessé d'évoluer, et dans l'enseignement catholique, cette évolution a ses caractéristiques propres, passant de constructions néogothiques au XIX^e siècle à un style davantage fonctionnaliste dans l'entre-deux-guerres, pour arriver à la fin du XX^e siècle à une architecture plus moderne. Tout cela sans oublier une décoration et un aménagement intérieurs qui ont également leurs spécificités. C'est à un tour d'horizon du patrimoine architectural de nos écoles que nous convie ce nouveau chapitre du livre *L'enseignement catholique en Belgique*¹, rédigé par Henk BYLS et Jan DE MAEYER, avec la collaboration d'Eva WEYNS (KU Leuven).

« Tout l'agencement montre que nous sommes des enfants de l'Église. » C'est avec cette citation tirée de la revue scolaire *Klokje* en 1949² que Henk BYLS et Jan DE MAEYER introduisent ce chapitre, précisant d'emblée qu'« il n'est pas une monographie consacrée à une école catholique qui n'évoque les tribulations liées à son patrimoine. Ce constat montre l'importance des bâtiments et de leurs transformations successives dans l'expérience de la pratique scolaire, non seulement comme habitat quotidien, mais aussi comme jalons dans l'histoire de l'établissement ».

Et pour les auteurs, cette dimension matérielle ne s'arrête pas là : « Bien entendu, la culture matérielle ne se limite pas aux briques et au béton des édifices. La décoration des classes et des couloirs, avec leurs inscriptions et leurs effigies, les manuels dont les pages glissent entre les doigts des élèves, les affiches que l'on regarde et même les vêtements que l'on porte (le tablier et l'uniforme) en font également partie ».

Une vie scolaire modelée

H. BYLS et J. DE MAEYER évoquent ensuite l'impact important que peuvent avoir les aspects matériels sur la vie scolaire : « La composition architecturale du bâtiment en dit souvent plus long que ce que l'on imagine à première vue. Il suffit de penser à la distinction entre le portail utilisé



La salle du musée de l'Institut des Ursulines à Wavre-Notre-Dame

tous les jours et le portail principal, plus majestueux, réservé aux grandes occasions, comme les inscriptions ou la remise des prix. Les aspects matériels modèlent véritablement la vie scolaire concrète et la façon dont on la perçoit. Ils indiquent la conduite à suivre et la discipline. Prenez par exemple les pupitres ou la fonctionnalité des locaux. Ils ne se contentent pas d'ordonner, ils chorégraphient les

mouvements de la classe et de l'école, depuis la spontanéité et le côté ludique de l'école maternelle jusqu'au côté strict et statique du niveau primaire et secondaire, ou encore de la pédagogie jésuite du titulariat, selon laquelle les élèves passent une année entière dans la classe du professeur titulaire, à l'activité de la ruche actuelle, où ils butinent d'un local à l'autre selon les branches. »³ ■



© Monuments et sites - Bruxelles

Le Collège Jean XXIII
à Woluwe-Saint-Pierre

Des variantes « catholiques »

Que l'enseignement soit catholique, officiel ou autre, ces aspects matériels sont essentiels pour toute activité scolaire. Dans ce chapitre, les auteurs se posent néanmoins la question de l'existence éventuelle de variantes « catholiques » de ces aspects matériels. Selon eux, celles-ci existent. Des siècles d'enseignement catholique ont, en effet, fait en sorte que le caractère confessionnel de l'école catholique n'ait pas le crucifix comme seule manifestation.

H. BYLS et J. DE MAEYER pointent aussi une ornementation particulière, dans divers styles architecturaux et dans une organisation matérielle spécifique de la vie scolaire. Des choix qui, selon eux, sont tout sauf neutres et possèdent une sémantique qui pénètre, consciemment ou non, l'univers intérieur des élèves et du personnel scolaire, tout en dialoguant avec le monde extérieur. Ces choix rappellent en quelque sorte aux occupants, de manière permanente, la vocation des institutions scolaires.

Dans ce chapitre, les auteurs approfondissent certains de ces aspects. Leur but n'est pas d'être exhaustif, mais d'esquisser une série de grandes lignes dans un cadre chronologique souple, qui indique surtout les tendances dominantes ou naissantes.

Extrait

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, les évêques mènent une politique de multiplication des collèges urbains. Dans un premier temps, entre 1850 et le début de la première guerre scolaire en 1879, ils prennent de plus en plus souvent les écoles (moyennes) en main. Et cette tendance se renforce et s'accélère pendant les années de guerre scolaire (1879-1884).

« La première guerre scolaire entraîne une accélération de l'expansion scolaire catholique, en particulier dans le domaine de l'enseignement primaire. Désormais, les différences s'affichent nettement dans l'architecture. L'affrontement politique se double donc d'une guerre esthétique. Tandis que les catholiques bâtissent des écoles néogothiques, les administrations communales libérales se tournent vers le néoclassicisme et le style néo-Renaissance flamand ou, plus tard, vers des nouveautés comme l'Art nouveau. Nous disposons d'un bel exemple d'établissement primaire catholique à l'école Saint-Jean de Louvain, conçue par Joris HELLEPUTTE. Ce dernier a intitulé son projet « L'État hors de l'école », expression empruntée à une publication de l'ingénieur architecte et homme politique Arthur VERHAEGEN, qui soumet lui-même un prototype d'école primaire catholique à faible coût. Le fait de bannir l'État de l'école catholique ne produit toutefois pas immédiatement une nouvelle typologie scolaire. La différence avec l'enseignement de l'État et des communes se voit surtout au style choisi et à la présence d'une chapelle, souvent d'une grande richesse ornementale. La typologie reste, en revanche, inspirée par les directives que les autorités ont formulées en 1852-1854 et 1874 pour une bonne pratique scolaire et pédagogique, auxquelles il faut se tenir pour pouvoir prétendre à d'éventuels subsides de l'État. Le programme de 1852-1854 demande ainsi une cour de récréation d'une surface de trois mètres carrés par élève, qui deviennent en 1874 quatre mètres carrés. Les dimensions des classes sont à l'origine déterminées par le nombre d'élèves. Le programme de 1852-1854 préconise, par exemple, des classes pour cinquante à soixante enfants. Six mètres cubes doivent être prévus par élève. Les directives hygiéniques sont également de plus en plus strictes. Pour assurer une bonne qualité de l'air dans ces zones densément peuplées, le programme de 1874 exige que cet air soit renouvelé deux fois par heure. La température minimale de la classe est fixée à 14 ou 15 degrés en 1852, à un degré de plus en 1874. »⁴

1. Jan DE MAEYER et Paul WYNANTS éd., *L'enseignement catholique en Belgique. Des identités en évolution (19^e-21^e siècles)*, Éditions Averbode/Érasme, 2016
Disponible en librairie ou sur www.averbode.be/identitesenevolution

2. Cf. ASPESLAGH, John : *Hoger op naar deugd en wijsheid*, Kortemark, 2013, p. 216

3. *L'enseignement catholique en Belgique* (op. cit.), p. 457

4. Ibidem, pp. 462-463

Rien de tel que le réel !

Interview et texte : Marie-Noëlle LOVENFOSSE

Ils sont enseignants, mais pas seulement. Ils sont aussi sculpteur, peintre, apiculteur, ou encore écrivain. Difficile de dire si une des deux activités l'emporte... Elles s'enrichissent plutôt l'une de l'autre. Rencontre.



Photo : Marie-Noëlle LOVENFOSSE

Didier BRICK enseigne la biologie, la physique et la chimie au Collège Saint-Barthélemy à Liège. C'est aussi un passionné du vivant sous toutes ses formes, que ce soit au travers de ses activités d'apiculteur, d'éleveur, ou en tant que spécialiste de la préservation des arbres fruitiers.

D'où vous vient cet intérêt pour « la science du vivant » ?

Didier BRICK : C'est comme Obélix avec la potion magique, je suis tombé dedans quand j'étais petit ! J'ai la chance d'avoir grandi à la campagne. Mes grands-parents avaient une petite ferme au Pays de Herve. Ils m'ont initié à l'élevage des

lapins, des poules, des pigeons, à la plantation d'arbres, au greffage, à une série de techniques ancestrales.

Mes parents étaient du milieu ouvrier et ne pouvaient pas répondre à toutes mes questions scientifiques, alors j'allais les poser à un couple de voisins. Lui était vétérinaire et elle, botaniste. Ils étaient très disponibles et ouverts.

Je voulais devenir ingénieur des eaux et forêts, mais mon niveau mathématique n'étant pas suffisant, j'ai finalement opté pour la biologie. J'ai rejoint *Les Amis de la Terre*, et je me suis plus particulièrement intéressé aux arbres fruitiers et aux oiseaux de nos régions.

J'ai travaillé deux ans au Centre de recherche de l'industrie textile mais je n'aimais pas ce que j'y faisais, et j'ai opté pour l'enseignement.

Est-ce plus facile d'enseigner quand on est passionné ?

DB : Je n'imagine pas le faire autrement ! Ma passion nourrit mes cours. Pour le cours de génétique en 6^e, je parle de la pression de sélection qui pèse sur les animaux d'élevage et j'amène en classe des pigeons, des poules de Herve (une ancienne race locale) ou des lapins, pour montrer comment se transmettent certains caractères génétiques. C'est étonnant de voir à quel point, même avec des élèves de rhéto, cela change la dynamique du cours !

Nos jeunes sont de plus en plus déconnectés de la nature. Dans mon cours d'écologie, je leur explique que, quand on fait de l'élevage, la suite logique, c'est que les animaux finissent à la casserole... On discute de l'autonomie alimentaire,

du circuit court, des dérives de l'élevage industriel. Et quand je viens à l'école avec un foie, un poumon ou un cerveau de mouton que les élèves peuvent observer de près, c'est quand même autre chose que de les voir sur internet !

Si je parle des pommes, je leur fais goûter une dizaine de variétés anciennes. J'amène aussi des porte-greffes basses-tiges sur lesquels nous greffons, en février-mars, une variété rare. Ils peuvent les ramener chez eux et les planter. Souvent, quand je croise d'anciens élèves, ils m'interpellent en me disant : « Hé, M'sieur, le pommier va bien ! »

Vous avez aussi installé des ruches à l'école...

DB : Nous avons la chance d'avoir les Coteaux de la Citadelle juste derrière l'école. Ils conviennent bien aux abeilles.

Dès qu'il fait beau, les élèves me demandent s'ils peuvent aller les voir. C'est une bonne occasion de découvrir leur environnement et de discuter de son influence sur la vie des abeilles, menacées de disparition.

Près des ruches, nous avons planté un petit verger, avec des variétés originales qu'on ne trouve plus en pépinière. Il n'y a rien de tel que le réel, pour intéresser les jeunes ! On ne le perçoit pas toujours tout de suite. C'est parfois des années après être sortis du collège, que d'anciens élèves me contactent et me demandent des conseils pour réaliser un poulailler, s'initier à la permaculture, planter des légumes ou installer des ruches.

C'est ce qui permet de se dire qu'on sème de petites graines qui finissent par germer un jour... ■

 [ESPACE NORD]

Les Petits Dieux sont un ensemble de romans miniatures. Chacun évoque, sous forme de monologue, un personnage mythique ou historique, dont le destin fut marqué par un animal. De l'édition originale, comprenant onze textes, sont repris ici : *Abraham et l'agneau*, *Chardin et le lièvre*, *Tchang et le Yéti*, *La Dame et la licorne*, *Carmen et le taureau*.

« *Les animaux ont l'art de nous ramener au plus primaire, à une brusque effusion de tendresse, une bouffée de joie immotivée, une envie de jouer, un chagrin effroyable qui ne se laisse pas raisonner. Les animaux nous font « sortir de nos gonds », de nos pudeurs et nos habituelles défenses ; par eux on retombe en enfance, à ses miracles et ses perplexités.* »

Sandrine WILLEMS est née en 1968. Après avoir interprété différents rôles au théâtre et au cinéma, elle fait des études de philosophie. Elle revient au théâtre par la mise en scène, et réalise plusieurs films et documentaires musicaux. Ce mode d'écriture la conduit à la littérature, et elle publie plusieurs romans aux Impressions Nouvelles.



Sandrine WILLEMS
Les Petits Dieux
Postface de
Jan BAETENS
Espace Nord,
2017

CONCOURS

Gagnez un exemplaire de ce livre en participant en ligne, **avant le 16 juin**, sur www.entrees-libres.be

Les gagnants du mois de mars sont :

Sara BARRA
Astrid DEBAR
Daniel DUPUIS
Marianne REY
Sylvie WATTIER

 ACHETER MOINS ET MIEUX


Marie-Louise BRUYÈRE
et Yoneko NURTANTIO

Zéro gaspi !
La méthode
pour jeter moins
et vivre mieux
Larousse Poche,
2017

Vous n'avez aucune idée de ce que vous dépensez en nourriture par semaine... Il vous arrive souvent de jeter des aliments à la poubelle ! Vous aimeriez bien faire baisser votre note d'électricité... Vous achetez souvent des produits dont vous n'avez pas besoin... Les auteures, **Marie-Louise BRUYÈRE et Yoneko NURTANTIO**, mère et fille, ont rassemblé une série de conseils pour vous guider au quotidien et vous aider à acheter moins et mieux. Avec *Zéro gaspi !*, vous allez apprendre à contrôler vos dépenses, et ainsi augmenter votre pouvoir d'achat. Ce guide pratique et malin vous apprendra à :

- connaître vos véritables besoins pour en finir avec le gaspillage ;
- revoir votre façon de consommer, pour devenir un consommateur écoresponsable !
- acheter au meilleur prix et de façon efficace, sans se laisser abuser par de fausses promos ;
- déchiffrer les étiquettes et repérer les bons produits, pour préserver votre santé et celle de votre famille ! **MNL**

 PARUTION


Edgar SZOC
Inspirez,
conpirez
Le complotisme
au XXI^e siècle
Préface de Jean-
Jacques JESPERS
(RTBF)
La Mulette /
Le Bord de l'eau,
décembre 2016

Les cris d'alarme des chercheurs qui étudient le complotisme restent souvent ignorés du grand public, des médias et des responsables politiques. Pour **Edgar SZOC**, la lutte contre le complotisme semble condamnée à l'échec, faute d'outils adaptés et d'une théorie unifiée. De façon élégante et pince-sans-rire, il cite et résume les apports universitaires les plus récents – le plus souvent anglo-saxons et inédits en Francophonie –, à la recherche d'une vision globale qui expliquerait pourquoi l'homme contemporain est amené à croire aux forces obscures et aux machinations, plutôt que d'accepter le chaos naturel de l'existence.

RECEVOIR **ENTRÉES LIBRES**
EN VERSION ÉLECTRONIQUE ?

www.entrees-libres.be >

Newsletter



MODE



Photo : Emmanuelle DETRY

Creativa

NAMUR

Bloquez dès à présent la date ! Le **samedi 30 septembre** prochain à 16h30, plusieurs écoles secondaires et de promotion sociale du réseau vous proposent un défilé de mode inédit, dans le cadre du salon *Creativa Namur*. L'occasion de découvrir le savoir-faire de nos établissements : élaboration de projets, dessins et réalisations...

Ce défilé a été mis sur pied avec le concours du secteur « Habillement-textile » de la Fédération de l'Enseignement secondaire catholique. Plus d'infos prochainement.



OUTIL

En cette période où de nombreux jeunes vont devoir faire un choix d'orientation, (re)voici un outil utile pour tout savoir sur les métiers de l'industrie et de la construction, et les formations qui y mènent.

Il s'agit d'une initiative des secteurs « Industrie » et « Construction » de la Fédération de l'Enseignement secondaire catholique.

Ce site est accessible via l'adresse
www.tete-mains-expertes.be



SYNODE DES JEUNES

Les évêques de Belgique consultent les jeunes avant le synode qui se tiendra l'an prochain à l'invitation du pape, sur le thème des jeunes et des vocations. Les évêques, pour rédiger leur contribution, ont décidé de s'adresser à tous les jeunes qui s'affirment croyants ou en recherche. Les avis et partages d'expériences sont les bienvenus.

Un questionnaire a été mise en place sur le site www.synodedesjeunes.be



Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

Aimez notre page Facebook (Enseignement catholique – SeGEC) et suivez-nous sur LinkedIn (Enseignement catholique) et sur Twitter (SeGEC enseign.cathol)

À bientôt sur nos pages !


 PUBLICATION

À l'occasion du 60^e anniversaire du Traité de Rome, célébré le 25 mars dernier, les institutions européennes se sont mobilisées afin de fédérer les énergies autour d'un projet renouvelé. Dans ce cadre, la Commission entamera prochainement un travail de consultation auprès de la société civile, des citoyens, mais aussi des Parlements nationaux et régionaux.

En tant que président du Parlement de Wallonie et de sa Commission chargée de questions européennes, **André ANTOINE** propose un *Essai pour une résilience européenne*. L'imbroglio institutionnel, la concurrence fiscale et sociale, le déclin industriel et agricole ne sont que quelques-unes des problématiques urgentes que cet ouvrage se propose de vulgariser.

Au vu de l'ampleur et de la complexité de la tâche qui s'annonce pour les décideurs européens, les propositions formulées dans ce nouveau numéro des *Cahiers de la Présidence* se veulent avant tout des invitations au débat et à l'adoption de solutions positives pour une Europe plus réactive et plus adaptée aux défis de son temps.

Parlement de Wallonie
square Arthur Masson 6
5012 Namur - tél. 081 25 16 79

Version électronique sur
www.andre-antoine.be



VIDÉO

L'EUROPE EN PRATIQUE À L'ÉCOLE

Vous hésitez encore à vous lancer ? Vous vous dites que les programmes européens, ce n'est pas pour vous, ni pour vos élèves ? Ils sont pourtant une réelle chance à saisir. Non seulement ils vous apportent beaucoup, mais vous pouvez aussi faire bénéficier d'autres enseignants et élèves de votre propre expertise.

Le Service Communication du SeGEC est allé à la rencontre d'enseignants et de directions impliqués dans des projets Erasmus+, Actions-clés 1 et 2. La première vise à améliorer les compétences et l'employabilité des jeunes du qualifiant et à renforcer les compétences des enseignants, et la seconde permet la mise sur pied de projets de coopération internationale et le partage d'expériences entre institutions.

Extraits

Marie-Hélène BODART, directrice de l'Institut Saint-Joseph secondaire de Jambes : « *Nous faisons partie de plusieurs consortiums qui conduisent nos jeunes de la filière qualifiante à aller faire des stages dans des pays européens. Les bénéfices de tels voyages sont énormes. Du point de vue humain, il s'agit d'apprendre à vivre ensemble. Ensuite, grâce à de tels projets, ces jeunes sont confirmés dans leur métier. Ils ont aussi la possibilité d'apprendre de nouvelles techniques et de se frotter au défi de la langue.* »

Nicolas TOMSEN, enseignant à Sainte-Thérèse à Ans et à l'HELMo de Liège : « *Nous terminons un projet Action-clé 2. Nous nous sommes rendus dans le pays de chaque partenaire. Sur place, on a reçu une formation sur le sujet « apprendre à apprendre », qu'on a pu essayer dans les classes. Enseignants, élèves et étudiants futurs enseignants, psychopédagogues ou professeurs de l'École Normale ont travaillé ensemble autour d'un même thème : l'usage des nouvelles technologies, le lien famille/école, les enfants à besoins spécifiques, la coopération, la créativité, les intelligences multiples... Aujourd'hui, les pratiques dégagées dans ce projet sont inscrites dans le projet d'établissement des écoles ! »*

Cette vidéo est disponible sur la page Facebook du SeGEC (Enseignement catholique – SeGEC) et sur <http://enseignement.catholique.be> > Services du SeGEC > Europe > Ressources

André ANTOINE

Essai pour une résilience européenne

Les Cahiers de la Présidence
 du Parlement de Wallonie, 2017

L'humeur de...

Marie-Noëlle LOVENFOSSE

Connaissons-nous tout du toutou ?

Il m'arrive régulièrement de bon matin, quand le temps file et que je grignote en vitesse un bout de tartine tout en gardant un œil sur l'horloge de la cuisine, d'envier mon chien. Tandis que je me presse, il s'étire dans son panier, prêt à entamer sans tarder une longue journée... de repos.

Une vie de chien dans une bonne maison, c'est zéro souci, gîte, balades et couvert garantis. Oui, je l'avoue, je l'envie. Mais peut-être ai-je tort... Que pense-t-il, lui ? Je le suppose bienheureux, mais qu'en est-il vraiment ? Peut-on être sûr que le toutou a tout ? Comment savoir si l'animal adopté vous est adapté ? Et s'il vous convient à vous, vous, lui convenez-vous ? Pour une association maître/meilleur ami de l'homme totalement réussie, faut-il pouvoir distinguer le cabot bobo du chien-chien tout-terrain ? Il nous semble facile à comprendre et aisé à satisfaire, mais peut-être nous trompons-nous du tout au tout...

On le pense comblé avec des repas équilibrés à heures fixes, et lui se dit :

« Ma gamelle est remplie, mes croquettes sont dispo,

Une question me taraude : sont-elles vraiment bio ? »

On saute dans le premier pantalon venu pour le sortir dès potron-minet, et lui songe :

« Elle a mis son vieux jean et son blouson vert pomme, Je suis gêné pour elle, pourvu qu'on n'croise personne ! »

On se fait violence pour le gratifier de sa promenade du soir malgré le mauvais



Illustration : Anne HOOGSTOEL

temps, et il râle :

« Ça y est, il pleut encore et le froid est bien là, Demi-tour, marche arrière, et on rentre fissa ! »

On se félicite de le savoir bien dressé et obéissant, alors qu'il planifie :

« Objectif repéré, steak en vue, truffe alerte, Dès qu'elle tourne le dos, je fonce, y aura pas de perte ! »

On est heureux de montrer aux amis réunis combien il est fidèle et aimant, et lui, couché à nos pieds, se désespère :

« Et ça rigole fort, ça parle et ça s'amuse, Tant de propos si creux, franchement, moi, ça m'use ! »

Et, à bien y regarder, si ça se trouve, quand il me voit partir le matin, il soupire :

« Je vais encore devoir dormir toute la journée, Je donnerais dix nonosses pour pouvoir travailler ! » ■

Avec la participation involontaire (?) de Louna